

La fuite et le retour aux sources dans *Agaguk* d'Yves Thériault

Renald Bérubé

Volume 1, Number 1, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600207ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600207ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)

1918-5499 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R. (1970). La fuite et le retour aux sources dans *Agaguk* d'Yves Thériault. *Voix et images du pays*, 1(1), 71–82. <https://doi.org/10.7202/600207ar>

La fuite et le retour aux sources

dans Agaguk d'Yves Thériault

Agaguk ⁽¹⁾ d'Yves Thériault est une œuvre multiple. Selon une technique romanesque déjà employée dans *le Dompteur d'ours* et *les Commettants de Caridad*, l'œuvre se développe sur plusieurs plans presque autonomes : intrigue policière, roman de mœurs esquimaudes, poème d'amour. Bien menée, soutenant l'intérêt du lecteur, l'intrigue policière a cependant un mérite beaucoup plus essentiel : elle nous permet de passer de la vie telle qu'elle se déroule au village de Ramook à la vie du couple Iriook-Agaguk, et *vice versa* ; elle nous permet de comparer les deux modes de vie, de les juger. Sans qu'il y paraisse, Thériault nous donne ainsi la conception de la vie en société. De plus, l'unité du roman est sauvegardée, et les différents plans de l'œuvre reliés les uns aux autres. L'épisode de la lutte contre le Grand Loup Blanc — sans doute le plus important de l'œuvre — permettra la réunion de ces trois intrigues et donnera au roman son centre vital.

Agaguk est donc, sur le plan technique, un roman bien construit, bien structuré. Si, comme le dit Rousset, « l'art réside dans cette solidarité d'un univers mental et d'une construction sensible, d'une vision et d'une forme ⁽²⁾ », la structure d'*Agaguk* devrait être révélatrice du sens de l'œuvre, de

sa « signification ». Il nous semble que la construction romanesque employée dans *Agaguk* renvoie essentiellement à une opposition : opposition entre la vie de la tribu et celle du couple Iriook-Agaguk, entre la vie collective et la vie individuelle ⁽³⁾. La question que nous poserons est donc la suivante :

(1) L'édition que nous utilisons est celle qui a été publiée, en un seul volume, par les Editions de l'homme en 1963.

(2) Jean Rousset, *Forme et Signification*, Paris, Librairie José Corti, 1962, p. 1.

(3) Ce point de vue a aussi été développé par André Brochu dans : « Yves Thériault et la sexualité », dans *Parti Pris*, nos 9-10-11, été 1964, p. 141-155. Cet article a été repris par Gilles Marcotte dans *Présence de la critique*, Montréal, H. M. H., 1966, p. 228-243.

pourquoi cette opposition et que signifie-t-elle ? Est-ce qu'Agaguk rompt de façon nette et sur tous les plans avec la vie de la tribu ? Est-ce qu'Agaguk, en d'autres mots, laisse de côté toute la tradition esquimaude ; est-ce qu'il coupe toute attache avec le passé ?

Agaguk quitte la tribu

Le roman s'ouvre sur le départ d'Agaguk : « Quand il eut atteint l'âge et prouvé sa vaillance, Agaguk prit un fusil, une outre d'eau et un quartier de viande séchée, puis il partit à travers le pays qui était celui de la toundra sans fin, plate et unie comme un ciel d'hiver, sans horizon et sans arbres ⁽⁴⁾ » ; et un peu plus loin nous pouvons lire : « Ils vivraient là, lui et la fille, loin de Ramook, de Ghorok, d'Ayallik, de tous les autres. Nul souvenir ; un recommencement ⁽⁵⁾. » Agaguk s'en va ; avec Iriook, il recommence à neuf. La situation ne saurait se présenter de façon plus radicale ni plus nette : Agaguk veut rompre avec la tribu, organiser sa vie comme il l'entend, sans se soucier de ce qui se passe au village de Ramook, son père le chef de la tribu : « ...ils partirent sans adieux, sans regarder derrière, vers la toundra déserte ⁽⁶⁾ ». Et pourquoi ce départ ? Une raison nous

est fournie tout au début de l'œuvre : le remariage de Ramook avec une Montagnaise : « Depuis que le vieux avait pris une Montagnaise pour remplacer la femme morte, Agaguk considérait que la lignée était rompue. Il pouvait se sentir libre ⁽⁷⁾. »

Plus profondément, et toute l'évolution d'Agaguk va le prouver, celui-ci part parce que la vie au village empêche le développement harmonieux de l'homme, parce que la vie collective ne permet pas l'épanouissement de l'individu. Plusieurs épisodes du roman sont très significatifs à cet égard ; voyons-en quelques-uns.

la hutte brûlée

Lorsque Agaguk, peu de temps après avoir quitté la tribu, vient au village de Ramook afin d'échanger son ballot de peaux contre des vivres et du matériel de chasse, le trafiquant Brown, un Blanc, ne lui offre que du sel et, illégalement, de l'eau-de-vie. Se sentant volé, Agaguk refuse un tel marché ; mais Brown garde les peaux et menace Agaguk de son revolver : si Agaguk ne veut pas d'alcool, il devra se contenter de sel — et il n'a qu'à partir. Forcé d'accepter les conditions de Brown, Agaguk organise cependant sa ven-

(4) *Agaguk*, p. 9.

(5) *Ibid.*, p. 10.

(6) *Ibid.*, p. 12.

(7) *Ibid.*, p. 10.

geance, une vengeance immédiate : dans la soirée, il fait flamber Brown et la hutte dans laquelle celui-ci trafiquait. Symboliquement, cette hutte avait auparavant été celle d'Agaguk lui-même : « Au village, il ne restait déjà plus rien de la hutte qui, autrefois, avait été la sienne ⁽⁸⁾. » C'est ce meurtre qui déclenche l'intrigue policière ; c'est ce meurtre qui, d'une façon très lointaine, provoque l'assassinat du policier Henderson par Ramook et son sorcier Ghorok. Agaguk a tué et il ne sera pas condamné ; Ramook a tué et il sera condamné. Pourquoi ?

Ramook, le vieux Ramook a tué pour exorciser sa peur, par bravade, pour prouver à toute la tribu qu'il est le chef et le plus fort ; il a tué justement parce qu'il est faible, par peur d'un retour de Henderson — et non pas pour faire justice, pour rétablir une situation fautive qui empêche l'homme d'être libre. Il sait qu'il agit basement et il n'a aucun remords. Il n'en va pas ainsi dans le cas d'Agaguk ; celui-ci tue Brown pour rétablir la justice, pour mettre fin à l'exploitation dont il a été la victime. Ce faisant Agaguk se substitue à son père, au chef de la tribu : s'il n'eût été un faible, un Inuk indigne, Ramook aurait empêché Brown d'exercer un commerce qui en plus d'être injuste vis-à-vis des Esquimaux était

illégal sur le plan de la loi. Au moment où il tue, Agaguk n'est pas coupable ; il ne fait que suivre la loi primitive du talion — loi brutale, mais loi de survie aussi. Ainsi donc, ce n'est pas le meurtre de Brown par Agaguk qui est le point de départ de l'intrigue policière, mais bien l'attitude dégénérée de Ramook vis-à-vis de Brown. Dans cette perspective, la condamnation de Ramook et de Ghorok apparaît comme la condamnation d'un mode de vie — c'est la condamnation de la vie de tribu telle que vécue au village de Ramook.

la requête d'Oonak

De même, il faut voir que plus tard Agaguk, pensant au meurtre de Brown, ressentira confusément certains remords ; et ces remords changeront quelque chose dans sa vie. Quant à la pendaison de Ramook et de Ghorok, même si elle est accueillie avec soulagement par la tribu, il semble bien qu'elle ne doive rien modifier, en profondeur, dans ses façons de vivre. J'en veux pour preuve le refus du village d'accéder à la condition posée par Oonak — qu'il y ait des femmes dans le conseil de la tribu — pour être nommé chef en remplacement de Ramook ; ce refus de la part du village, c'est la condamnation de la tribu par elle-même, c'est la preuve que le village évolue trop lentement

(8) *Agaguk*, p. 44.

et aurait été une entrave à l'évolution et à la liberté d'Agaguk — car on sait, par ailleurs, qu'Agaguk accepte que sa femme ait un mot à dire dans l'organisation de la vie du couple. Et Agaguk, à ce moment-ci du roman, n'est pas encore rendu au terme de son évolution. L'enseignement qui se dégage de tout cela, c'est qu'une transformation du système de valeurs doit s'opérer de l'intérieur, et non pas en imposant de l'extérieur un nouveau système qui ne correspond à rien chez ceux qui doivent le subir. Pour évoluer réellement, la tribu devra prendre conscience du caractère rétrograde de ses croyances et de son mode de vie — et non pas simplement remplacer par un autre son chef pendu par les Blancs, et selon les lois de ceux-ci.

le refus d'Agaguk

La tribu cependant n'a toujours pas de chef. C'est alors qu'Agaguk est pressenti, qu'on lui demande de succéder à son père. Agaguk refuse, car la tribu lui serait un fardeau, lui ferait perdre sa liberté, le diminuerait : « La paix de la toundra l'entourait, le ciel immobile, la beauté du soir. Toute cette pénombre familière dont il connaissait les moindres recoins, dont il possédait l'entière maîtrise. Sorte de roi, plus grand qu'un chef, dominant un pays plutôt

que des hommes, cette plaine nourricière plutôt que vingt huttes et leurs habitants ⁽⁹⁾. » Tel Hermann dans *le Dompteur d'ours*, tel le Grand Loup Blanc qui a toutes les qualités d'un chef de meute mais qui préfère vivre solitaire, Agaguk refuse de se laisser associer à toute forme de vie communautaire, à tout groupement organisé qui restreindrait trop sa liberté individuelle. Également, et surtout peut-être, il faut voir quelle raison apporte Iriook à Agaguk lui-même pour justifier le refus de celui-ci ; son argumentation ⁽¹⁰⁾ peut se résumer comme ceci : s'ils t'ont demandé d'être leur chef, c'est que tu es leur héros ; et tu es leur héros parce que tu as tué et que tu as échappé à la justice des Blancs. Mais « un héros qui a tué, est-ce un héros ? » Ce qu'Iriook met en cause, ce sont les critères sur lesquels on se fonde, au village, pour juger de la valeur d'un homme — et elle condamne cette conception fausse de ce qui fait la grandeur de l'homme et le hausse au rang de héros. Encore une fois, la vie de la tribu et les principes fondamentaux qui la sous-tendent sont rejetés, parce que rétrogrades, parce que mensongers et faux.

les habitudes des autres tribus

Ces caractéristiques de la vie en société ne semblent pas le fait du seul vil-

(9) *Agaguk*, p. 286.

(10) *Ibid.*, p. 288.

lage de Ramook ; le retard de ce dernier par rapport au couple Iriook-Agaguk semble bien être le lot de toutes les autres communautés esquimaudes. Ainsi, lors de l'épisode de la pêche miraculeuse aucun des Inuit présents ne semble venir du village natal d'Agaguk ⁽¹¹⁾ — et le soir, après avoir fêté les prises d'Agaguk, chacun se couche avec une femme qui n'est pas nécessairement la sienne. Sauf Agaguk : « À l'aube, ils étaient tous couchés avec une femme qui n'était pas nécessairement la leur. Sauf Agaguk qui, apaisé par Iriook, dormait près d'elle, le corps secoué de longs soubresauts ⁽¹²⁾. » Cette habitude de s'échanger les femmes ou encore d'offrir sa femme ou sa fille en guise d'hospitalité au visiteur est une caractéristique que les Esquimaux partagent avec d'autres peuples primitifs ⁽¹³⁾ ; Agaguk se dissocie de cette tradition en face d'Esquimaux étrangers, de la même façon qu'il s'est dissocié de son village et des habitudes de celui-ci. Les autres villages, ceux d'où viennent ces Esquimaux étrangers, semblent à l'image de celui de Ramook — Agaguk ne saurait qu'y faire.

On voit donc comment, jusqu'ici, dans *Agaguk*, Thériault semble avoir résolu la dichotomie collectivité-individualité : en présentant le village comme

retardataire, donc comme nuisible à la personnalité d'Agaguk, il justifiait ce dernier de quitter la tribu, la vie communautaire et toutes les traditions qui sous-tendent celle-ci. De plus, en faisant de Ramook un chef sans grandeur et un père qui avait trahi la lignée, il justifiait Agaguk de vouloir recommencer à neuf, de vouloir chercher ailleurs les valeurs qui font l'Inuk authentique. Matériellement, Agaguk rompt — et de façon radicale et nette — avec la vie de la tribu, avec tous les modes de vie et toutes les traditions que cela implique.

le couple Iriook-Agaguk

J'ai dit plus haut que, tel Hermann dans *le Dompteur d'ours* et tel le Grand Loup Blanc, Agaguk refuse de se laisser associer à toute forme de vie communautaire. Revenons quelque peu à cette affirmation. Elle est juste dans la mesure où vie communautaire signifie tribu, village organisé selon un certain nombre de lois ancestrales, d'habitudes et de traditions ; mais elle est incomplète et partiellement fausse dans la mesure où Agaguk vivant d'abord avec Iriook sa femme, puis ayant d'elle un fils, crée ainsi autour de lui une société rudimentaire, réduite à sa plus simple expression, et à l'intérieur de laquelle

(11) *Agaguk*, p. 134.

(12) *Ibid.*, p. 135.

(13) *La Sexualité*, tome I, Verviers, Bibliothèque Marabout-Université, 1964, p. 168.

il vivra. En ce sens, Agaguk ne mène pas une vie solitaire, totalement indépendante de tout et de tous ; il vit à l'intérieur d'un groupe, très restreint certes, mais d'un groupe organisé. La vie d'Iriook et d'Agaguk ne sera pas toujours facile, et plusieurs conflits les dresseront l'un contre l'autre ; seule, bien souvent, la compréhension patiente — et non pas passive — d'Iriook sauvera le couple de la catastrophe, et mènera celui-ci de « la terre promise » au « bonheur ⁽¹⁴⁾ ». En face de l'échec de la tribu, la réussite du couple Iriook-Agaguk. Et la structure du roman, constamment, nous renvoie de l'un à l'autre ; dans cette perspective la réussite du couple, en face de l'échec et de la condamnation de la tribu, apparaît comme la préfiguration de ce que devrait être la vie de la tribu dans l'avenir ; comme la voie que devra suivre la tribu pour se renouveler et ainsi se survivre en ne forçant pas les meilleurs de ses fils à fuir ou à s'exiler. Le problème essentiel qu'ont dû résoudre Agaguk et Iriook pour sauvegarder leur union est celui-là même, bien qu'il soit ici posé à l'intérieur d'un groupe très réduit, auquel était confronté Agaguk vis-à-vis de la

tribu : le problème individualité-collectivité, la relation de soi à l'autre. Cette réussite, cette évolution du couple qui le mène à la réussite, nous en découvrons surtout le sens et la portée à l'occasion du geste fondamental du couple, l'acte sexuel.

importance de la vie sexuelle

Lorsque Agaguk quitte le village avec Iriook, ce n'est pas pour posséder celle-ci dès le premier soir alors qu'ils sont encore en route : « Toutefois, il avait senti confusément que le voyage comportait un terme qu'il ne devait pas devancer. C'était là-bas, à destination, leur pays dorénavant, leur appartenance, c'était là et là seulement qu'il devait la posséder ⁽¹⁵⁾. » Il y a chez Agaguk, malgré la brutalité dont il fera souvent preuve envers Iriook — brutalité qui d'ailleurs sera de moins en moins fréquente à mesure que le roman progressera et qui n'est que l'extériorisation de l'idée première qu'Agaguk se fait de la puissance, de son rôle de maître, de chef — un certain respect inné du sexe ; chez Agaguk, confusément au début, plus clairement à la fin, la sexualité retrouve sa valeur originelle de chose

(14) Le premier chapitre d'*Agaguk* est intitulé « La terre promise », et le dernier « Le bonheur ». Ainsi, à la fin du roman la boucle est bouclée. Il est intéressant de noter que Thériault dit dans « *le Grand Roman d'un petit homme* : « Je sens que le terme approche, que vous allez maintenant conclure, Arsène. Je vous crois assez habile pour rattacher la fin de ce qui vous reste à dire au début de votre récit, parfaissant ainsi le cercle, ce qui, à votre insu peut-être, est la marque du bon raconteur. » (*le Grand Roman d'un petit homme*, Montréal, les Éditions du Jour, « Les romanciers du jour », 1963, p. 131).

(15) *Agaguk*, p. 13.

sacrée ; le sexe, c'est le symbole de la fécondité, de la continuation de la vie. De la naissance aussi : Agaguk semble prendre solennellement possession de son nouveau pays lorsqu'il possède Iriook pour la première fois. C'est sous le signe de l'harmonie des sexes qu'il commence sa nouvelle vie : la sexualité, dans *Agaguk*, est véritablement un mode de vie, une façon d'être au monde. L'harmonie sexuelle entre Iriook et Agaguk est à la base de leur entente, c'est elle qui leur permettra de passer à travers les moments les plus difficiles, justement parce que la sexualité ne s'entoure ici d'aucun tabou comme d'aucun dévergondage. Iriook d'abord qui, « à l'encontre de toute tradition, prenait de l'homme un plaisir qu'elle ne dissimulait pas ⁽¹⁶⁾ », Iriook qui a posé les premiers gestes de l'amour bien avant de les faire physiquement pour la première fois ; quand elle est enceinte de Tayaout, elle fait comprendre à un Agaguk un peu désespéré et un peu troublé qu'il peut la posséder quand même :

Plus tard, ils s'allèrent coucher sur la mousse mais Agaguk ne toucha point à la femme. Il était étendu sur le dos près d'elle, les yeux grands ouverts.

— Rien n'est empêché, murmura Iriook au bout d'un temps. Rien. C'est ma mère qui le disait autrefois.

Agaguk se tourna vers elle, l'air étonné.

Elle sourit dans le noir, indulgente et patiente.

— Aux derniers jours, quand l'enfant va naître, alors il vaut mieux attendre... Mais ce soir, surtout ce soir, rien n'est empêché...

Alors, sauvagement, en un grand élan de tout son corps, il fut sur elle.

Et remarquez ce qu'ajoute Agaguk :

— Mais jamais comme auparavant, disait-il, la bouche collée à l'oreille de la femme, jamais comme auparavant.

Il accédait à une vie neuve, à des façons qui ne ressemblaient en rien à autrefois ⁽¹⁷⁾.

Une transformation s'est opérée, une étape vient d'être franchie dans l'évolution d'Agaguk et du couple.

lien d'égal à égal

De même, lorsque Iriook fait pour la première fois, physiquement, les premières caresses amoureuses, il est question de l'évolution d'Agaguk. Et non seulement de l'évolution de celui-ci, mais de la libération que cette évolution représente pour Iriook :

Ce soir-là, Iriook, en s'étendant sur la peau de caribou, s'était pressée

(16) *Agaguk*, p. 125.

(17) *Ibid.*, p. 48.

contre son homme. Et elle avait eu un geste subit, une caresse intime à laquelle Agaguk n'était pas habitué.

[...] Contre toute raison, elle était tentée d'obéir à l'impulsion, de céder à cette première et brusque réaction de l'homme.

Bouleversé, Agaguk lui murmurait à l'oreille :

— Ne fais pas ça... Les femmes ne font pas ça, Iriook.

Mais bientôt il ne résista plus. Tendu à rompre, il savourait cette expérience étrange pour lui, tandis qu'Iriook, les yeux fermés, s'initiait à ce dont elle avait souvent rêvé : d'être maîtresse d'une joie à donner, selon sa passion et son habileté à elle ⁽¹⁸⁾.

Si, à mesure que le roman progresse, il y a de plus en plus entente et contentement mutuels entre Iriook et Agaguk, c'est que leur comportement évolue l'un vis-à-vis de l'autre : on en vient à agir d'égal à égal, et non plus selon la relation maître-esclave. Iriook n'a pas à être la servante qui ne peut dire un mot à son maître ; chacun se développant selon sa personnalité propre peut ainsi être plus heureux et apporter davantage à l'autre. C'est exactement sur ce plan que se situe l'échec de la tribu : son incapacité à aider au développement de l'homme et à lui donner toutes les chances possibles d'épanouissement et de

dépassement de lui-même. Ces plaisirs neufs que découvre Agaguk, il ne peut les connaître que parce qu'il laisse à l'autre sa liberté et sa personnalité, dans cette petite société qui est la leur.

Mais jamais peut-être la sexualité ne montre-t-elle autant le caractère nécessaire de son rôle que lors de la maladie d'Agaguk. Alité à la suite des blessures subies dans sa lutte contre le Grand Loup Blanc, Agaguk ne peut, malgré son désir, posséder Iriook. Celle-ci alors prend toute l'initiative de l'acte sexuel et trouve avec son homme un merveilleux accomplissement. Sa joie retrouvée, Agaguk exprime, pour la première fois depuis l'accident, des paroles d'espoir : « Je serai debout bientôt. Je sortirai. J'irai chasser. Il faut des pelleteries pour le troc ⁽¹⁹⁾. » C'est parce qu'Iriook a préparé ce geste-là par ses gestes précédents qu'Agaguk accepte que ce soit elle qui prenne toute l'initiative, sans se sentir brimé dans sa virilité. Non seulement ne se sent-il pas frustré, mais cela lui redonne sa virilité, et, avec celle-ci, le goût de la vie. L'acte sexuel ici : nouvelle naissance d'Agaguk.

victoire de la vie sur les habitudes

À la fin du roman, quand Agaguk, justement parce que son évolution ne

(18) *Agaguk*, p. 124-125.

(19) *Ibid.*, p. 219.

peut se faire sans heurt, justement parce que, malgré qu'il en ait, il ne peut se résigner sans peine à accepter, de la virilité et de la force de domination, une conception autre que celle avec laquelle il a grandi, quand Agaguk dis-je veut tuer la fille pour prouver qu'il est le maître en imposant le respect d'une tradition millénaire, ce sont les images de son bonheur passé avec Iriook qui l'en empêchent ⁽²⁰⁾. L'acceptation de la fille par Agaguk, c'est la victoire des forces dynamiques sur les forces statiques, du sens de la vie sur des habitudes vidées de leur contenu originel. Nous sommes ici en plein renouveau, aux antipodes de ce qui se fait au village natal d'Agaguk.

Agaguk et la tradition originelle

Par ailleurs, il est une série d'épisodes dont nous avons peu parlé jusqu'ici mais qui nous semblent se rattacher directement à notre propos. Tous peuvent se regrouper autour d'un personnage, Tayaout, le fils d'Agaguk ; ils mettent en cause différents thèmes qui reviennent constamment dans le roman — thème des ancêtres, de la lignée, de la survie — et qu'on peut résumer ainsi : le retour aux origines du monde, la tradition originelle retrouvée.

les ancêtres et la lignée

Qu'est le thème des ancêtres, sinon justement le thème des origines du monde, de la pureté primitive des origines — car le passé est facilement paradisiaque, mythique, la mémoire tendant à donner à toute chose éloignée un caractère de merveilleux. Voyons Agaguk lorsqu'il s'agit de donner un nom au garçon qui vient de naître : contrairement à ce qu'on aurait pu croire, Agaguk ne choisit pas un nom nouveau, sans rapport aucun avec ce qui avait existé jusque là chez les Esquimaux — Agaguk choisit un nom connu, « un nom brave ⁽²¹⁾ ». Agaguk remonte dans la lignée, des vrais Inuit pour trouver quelqu'un qui soit digne d'être continué ; les qualités du Tayaout ancien sont toutes nobles et sont à l'opposé de celles qui font les héros au pays de Ramook. Par rapport à la vie de la tribu, on l'a vu, la vie du couple marque un immense pas en avant, une immense transformation ; mais nous pressentons ici que, pour autant, Agaguk ne rompt pas avec toute la tradition esquimaude. Au contraire, Agaguk tend, par-delà la vie telle qu'elle se déroule au village de Ramook et où les traditions sont devenues des mécanismes dépourvus de toute signification actuelle, à renouer avec la tradition originelle, avec la tradition qui

(20) *Agaguk*, p. 316-317.

(21) *Ibid.*, p. 95.

est enseignement vital. Ainsi, le mouvement de transformation de la vie de tribu se double d'un autre mouvement tout aussi significatif : Agaguk veut aussi renouer avec les anciens Esquimaux, ceux qui étaient dignes du nom d'Inuit. Car le thème des ancêtres, c'est aussi celui de la nécessité, fondamentale pour tout homme, de se rattacher à quelque chose, de se situer dans le temps. On pressent ce besoin chez Agaguk dès le début du roman, même si cette situation s'établit non pas dans le temps, mais dans l'espace (en un sens, le temps et l'espace me semblent avoir dans *Agaguk* des valeurs identiques, le retour continu d'expressions comme « passé séculaire », « générations multiples », « traditions millénaires » renvoyant à une quasi-éternité dans le temps qui fait pendant au caractère infini de l'espace) : « D'un pied habitué il sonda les endroits propices, évita les terriers d'animaux et quand il eut trouvé un monticule sans faille et de fond solide, il le parcourut en tous sens pour le bien mesurer, puis il planta deux bâtons et dressa l'abri de peaux de caribou ⁽²²⁾ ».

le thème de la survie et de la paternité

Le thème des ancêtres : origine du monde et situation dans le temps. Au

fond, c'est là une question de survie, une façon de n'être pas rien, d'avoir des antécédents dans le passé et des racines dans le présent ; c'est finalement une façon d'échapper à la mort. Et à quel moment se pose la question du nom à donner à l'enfant ? Juste au moment où le lait vient pour la première fois aux seins d'Iriook. Le lait, c'est la vie de Tayaout ; le nom, c'est la vie magnifiée, mythifiée — la survie d'Agaguk par les exploits futurs de ce Tayaout nouveau. Tayaout représente aussi bien la survie d'Agaguk dans l'avenir que son raccord aux générations lointaines des ancêtres ; c'est enfin, oniriquement, un moyen pour Agaguk de vivre plus fortement le présent, de le maîtriser comme il ne peut effectivement le faire dans la réalité : « [Tayaout] puissant comme les blizzards... ⁽²³⁾ ».

C'est avec toutes ces données que doit être envisagé le problème de la paternité d'Agaguk : si, d'un côté, Agaguk donne la vie à Tayaout en le sauvant contre le Grand Loup Blanc, si ses souffrances durant cette lutte et à la suite de celle-ci sont la réplique des souffrances d'Iriook mettant Tayaout au monde, par ailleurs Tayaout, comme on vient de le voir, met véritablement Agaguk au monde — un nouvel Agaguk, justement celui qui est défiguré par

(22) *Agaguk*, p. 9.

(23) *Ibid.*, p. 118.

le Loup Blanc. Dans cette optique, l'on comprendra toute l'importance qu'Agaguk accorde à l'éducation de Tayaout ; Iriook sait cela, Iriook la rusée, Iriook-anima d'Agaguk, et elle ne se fait pas faute de s'en servir à ses fins : « Si tu ne reviens pas, dit-elle brutalement, qui montrera à Tayaout à devenir le plus grand chasseur ⁽²⁴⁾ ? » Agaguk réussit là où Ramook avait échoué : à conquérir le droit d'être père, le droit à la paternité. Agaguk se débarrasse de son mauvais génie, de cet autre lui-même trouble et confus en tuant le Grand Loup Blanc ; ainsi il se régénère, se renouvelle, se purifie, et devient digne, par cet exploit, d'être chanté dans les soirées. Ramook lui n'avait pas su se débarrasser de Brown, symbole de la déchéance de son village et de son incapacité à assumer un rôle de chef. Si Agaguk, profondément, était orphelin — ce qui rend encore plus vital son raccord aux grands ancêtres passés — Tayaout, lui, aura un père digne de ce nom.

le voyage à la Grande Eau

C'est dans la même optique que nous analyserons un dernier épisode,

épisode extrêmement riche, mais qui, de ce fait, recouvre des significations très polyvalentes : le voyage à la Grande Eau, sorte de long pèlerinage aux sources du monde ⁽²⁵⁾. Où cet épisode se situe-t-il ? Après la naissance de Tayaout ; depuis cet événement, Agaguk ne sort pratiquement plus de l'igloo où est né l'enfant : « Agaguk ne cessait de contempler l'enfant. Il passait des heures accroupi, le dos au feu, l'observant. Rien de plus. Seulement cette contemplation ⁽²⁶⁾. » De même qu'Agaguk, au début, avait commencé sa nouvelle vie sous le signe de l'amour, il semble maintenant qu'il la place sous le signe du fruit de cet amour, sous le signe de l'enfant. Et c'est en pensant à l'enseignement qu'il veut donner à l'enfant qu'Agaguk a soudain cette idée d'aller pêcher au Sommet de la Terre, là où sont les Inuit, « *les derniers Esquimaux* ⁽²⁷⁾ », ceux qui ne font pas une chasse de Blancs ; le thème des ancêtres et le thème de l'enfant se recourent ici — ce ne sont que les deux extrêmes de la boucle qui se rejoignent pour ne plus former qu'un seul point, de même que la naissance et la mort. Il me semble que le voyage à la Grande

(24) *Agaguk*, p. 128.

(25) Sándor Ferenczi, *Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962, 186 pages. « Thalassa, c'est la mer originelle, d'où toutes les formes de la vie sont issues, et qui demeurent en nous à un double titre : biologique et symbolique. »

(26) *Agaguk*, p. 103.

(27) *Ibid.*, p. 113. C'est nous qui soulignons.

Eau rejoint tous ces rites primitifs et antiques qui avaient pour but de faire retrouver à l'homme la pureté des origines, la magie des origines, l'enfance. Le caractère essentiellement féminin de cette Grande Eau — sa fécondité exceptionnelle, le fait que ce soit Iriook qui ait demandé à Agaguk de pêcher là où les prises devaient s'avérer si extraordinaires — montre bien que nous sommes en présence de la mère originelle, des origines du monde. À la fête le soir, Agaguk chantera, dansera, sur-excité : « Il ne pouvait plus rien contre sa pensée ⁽²⁸⁾ ! » Comme le chantera cet Esquimau lui aussi surexcité, Agaguk devient un autre. Renouveau total, fondamental : par-delà son village qu'il a quitté, Agaguk a retrouvé le sens de la tradition primitive et sa valeur première d'école de vie. Ce qu'il a quitté en fuyant le village, ce ne sont pas toutes les traditions millénaires des Esquimaux — c'est la déformation de ces traditions devenues habitudes sans liens aucuns avec la vie.

Conclusion

Le sens de l'évolution, de la recherche et de la quête d'Agaguk est assez net : Agaguk veut trouver un mode de vie, un lieu d'habitation, un pays qui lui soit propre et qui soit à sa mesure. S'il fuit son village natal pour apprendre des façons de vivre toutes nouvelles, c'est parce que le village n'a aucun sens de la grandeur et ne saurait enseigner celle-ci à ses habitants ; c'est aussi parce que le village — le remariage de son chef avec une Montagnaise en est le symbole — a rompu la lignée qui aurait pu permettre son raccord — et partant le raccord d'Agaguk — aux grands Inuit des origines. Le pays d'Agaguk sera un pays nouveau bien sûr, mais un pays qui, également, poursuivra l'esprit de la tradition originelle.

Dans cette optique, *Agaguk*, « roman esquimau », me semble, et très profondément, un roman québécois.

RENALD BÉRUBÉ

(28) *Agaguk*, p. 134.